Les maladies professionnelles et la condition ouvrière au XVIIIe siècle

Gilles Barroux
Enseignant classes préparatoires, directeur de programme au Collège international de philosophie (séminaire 2010-2016 : « Les sources médicales de la connaissance de l'homme »).

Résumé

Derrière les Lumières qui, encore aujourd'hui, évoquent une période marquée par les progrès de l'esprit humain, mais aussi des sciences et des techniques, se déploie un tableau fait de misères, de maladies et de violences de toutes sortes. Le monde du travail au XVIIIe siècle – celui des paysans, des artisans et manufacturiers – en est l'une des expressions les plus significatives. Habituellement réduit au silence, ce monde retrouve parfois une parole à travers les enquêtes menées par des savants et des philosophes. Mais ce sont souvent des médecins qui, enquêtant sur un tel monde, montrent par des observations et des comptes-rendus circonstanciés qu'au-delà du traitement des individus, c'est la société dont il convient de diagnostiquer l'état de santé. Ils regardent de près comment le travail rend malade et, souvent, tue. Cette contribution à un changement de regard sur la vie des ouvriers mérite d'être étudiée de près, et le présent article se veut une invitation à un travail plus approfondi sur le rôle de la médecine dans l'émergence publique d'une condition ouvrière.

Mots clés : enquête, instruction, métier, misère, pathologie

Abstract

Behind the Age of Enlightment, a period marked by the development of human spirit, but also of sciences and technology, lies a scene of misery, diseases and violence of all kinds. The world of work – the work of farmers, craftsmen and factory workers – is one of its most significant expressions. Often silent, this world sometimes expresses itself through the investigations made by scientists and philosophers. However these investigations more often originate from medical practitioners and they show that, through detailed observations and reports, beyond the treatment of the persons, the health status of society is being diagnosed. They carefully observe how work makes people sick and, often, kills. This contribution to a change in vision on the workers' life, deserves to be carefully studied and this article aims to be an invitation to a more in-depth work on the role of medicine in public awareness of a working class condition.

Keywords : instruction, job, pathology, poverty, survey

Si le XVIIIe siècle est bien loin d'être le moment de l'émergence d'un droit des ouvriers à défendre leur cause, à exiger des conditions décentes d'existence passant par l'accès aux soins, si on évolue au sein d'un régime de l'artisanat et de la manufacture, imposant des conditions résolument inégalitaires aux producteurs,

Actes de la journée d'étude « Pour une histoire de la santé des classes populaires en France, en Flandre, en Italie et en Suisse, XVIIIe-XXe siècles », MSH Paris-Nord, 25 novembre 2011.

un discours médical sur les pathologies affectant l'homme au travail commence à se formuler. Ce sont donc souvent des médecins qui, conscients que, au-delà du traitement des individus, c'est la société dont il convient de diagnostiquer l'état de santé à travers de vastes investigations, regardent de près comment le travail rend malade et, souvent, tue. Cette contribution à un changement de regard sur la vie des ouvriers mérite d'être étudiée de près, et le présent article se veut une invitation à un travail plus approfondi.

Avec le développement de points de vue médicaux sur les pathologies causées par les conditions de travail faites aux artisans, le discours médical se fait politique. Une telle dimension n'a pas échappé à l'analyse de Michel Foucault, lequel constate que : « La première tâche du médecin est […] politique : la lutte contre la maladie doit commencer par une guerre contre les mauvais gouvernements. L'homme ne sera totalement et définitivement guéri que s'il est d'abord libéré[1] ».

Dès le XVIIIe siècle, le sort des hommes et des femmes qui évoluent au bas de l'échelle sociale – miséreux, travailleurs de force, infirmes, etc. – se trouve évoqué sous forme de discours exprimant souvent une critique acerbe de la misère sociale. Il commence à être reconnu publiquement qu'une telle misère accompagne les conditions de travail et de salubrité des artisans. Cabanis, dans ses *Observations sur les hôpitaux* émet un constat sans appel : « La grande maladie des états civilisés est la mauvaise distribution des forces et la disproportion choquante des fortunes. Voilà la source de presque tous les désordres publics et des calamités qui les accompagnent[2] ».

Autre registre, autre source, Voltaire, dans une lettre en réponse à Paulet liste quelques-uns des lieux les plus propices à toutes les exhalaisons les plus nocives :

> « Vous avez à Paris un hôtel Dieu où règne une contagion éternelle, où les malades, entassés les uns sur les autres, se donnent réciproquement la peste et la mort. Vous avez des boucheries dans de petites rues sans issue, qui répandent en été une odeur cadavéreuse, capable d'empoisonner tout un quartier. Les exhalaisons des morts tuent les vivants dans vos églises ; et les charniers des Innocents ou de Saint-Innocent sont encore un témoignage de barbarie qui nous met fort au-dessous des Hottentots et des Nègres[3]… »

Ces deux citations, la première d'un médecin idéologue, la seconde d'un philosophe essayiste, expriment une prise en compte de ce qu'on pourrait appeler une maladie sociale chronique. Qu'est-ce qui est en jeu derrière ces discours, quelles réelles prises en compte les motivent ?

Jusqu'à quel point le XVIIIe siècle est-il un siècle d'innovations et de révolutions ? Sans revenir sur la cohorte d'événements, de découvertes et d'avancées dans des domaines aussi variés que ceux de la politique, du droit, de l'économie et, bien sûr des sciences, à l'exemple de la physique et du rayonnement d'un savant aussi universellement référent que le fut Newton, jusqu'à quel point l'espoir d'un philosophe comme Condorcet de voir progrès des sciences et progrès moral (et social) se conjuguer est-il fondé ? Ce qui déçoit un tel espoir – descriptions et témoignages nombreux à l'appui –, c'est bien la disproportion entre perfectionnement des techniques, notamment artisanales et manufacturières, et pauvreté ainsi que dénuement extrêmes des ouvriers atteints de toutes sortes de maladies réduisant fortement leur espérance de vie. Si une certaine codification du travail existe dès le XVIIIe siècle, il est loisible

1. Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1963, p. 33-34.
2. Pierre-Jean-Georges Cabanis, *Observations sur les hôpitaux*, Paris, Imprimerie nationale, 1790, p. 37.
3. « Lettre de M. de Voltaire à M. Paulet, au sujet de l'histoire de la petite vérole », référence 150, Mercure de France, 1768, p. 97.

de remarquer, comme le note Alain Supiot, un « silence du code civil sur le travail humain[4] ». Entrer dans les détails de la réalité quotidienne de ce siècle c'est s'enfoncer dans les bourbiers des abattoirs en pleine ville, dans l'exiguïté des ruelles, dans la misère des foyers, dans la confrontation brutale avec la mortalité infantile et, enfin, dans les caves et les entrepôts nauséabonds, infestés de « moffettes[5] » au sein desquels travaillent nombre d'ouvriers. Un tableau aussi misérabiliste serait-il excessif ? Derrière l'éclatant paravent des « Lumières » avec leur connotation de progrès, de perfectionnement, d'élévation des esprits par l'éducation, de combat contre préjugés et superstitions, se loge une multitude de zones d'ombre, de places obscures. Difficile, alors, de démêler une compréhension des réalités sociales et médicales de ce siècle, en se détachant des désirs de voir partout du nouveau ou de l'ancien, du progrès ou du recul…

Pourtant, et là se trouve ce qui est susceptible d'éveiller l'attention et la curiosité de tous ceux qui s'intéressent aux réalités sociales et sanitaires des artisans du siècle, nombre de thématiques – en particulier celles qui touchent aux progrès dans la maîtrise des techniques artisanales et des techniques médicales – suscitant autant de questions touchant aux limites de l'action, de l'intervention humaine, de ses effets, sont pointées d'une manière qui apparaît, aujourd'hui, à trois siècles de distance, parfaitement intelligible. En effet, la condition de l'homme au travail est posée, déclinée sur les plans techniques, financiers, moraux et médicaux.

Trois points de vue peuvent éclairer cette interrogation :

– La réhabilitation du métier, de l'artisan, qui fait l'objet d'une entreprise philosophique avouée, celle que l'on trouve dans l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert notamment.
– Le souci d'une santé pour les pauvres en général, qui fait l'objet d'un discours récurrent et qui est loin d'être de pure forme chez nombre de médecins.
– Le souci d'aller vérifier comment l'on vit, l'on souffre et l'on meurt sur les lieux de travail, sous la forme d'enquête, initié par les travaux de Ramazzini au tout début du XVIII^e^ siècle.

En un mot, il ne s'agit nullement de faire vivre Zola avant son siècle, d'aller convoquer quelque posture issue de la critique sociale du siècle suivant pour appréhender une réalité effective mais diffuse au XVIII^e^ siècle. La récurrence du souci social est là, ses supports sont loin d'être systématiques.

Le travail n'est pas une malédiction

Un champ chargé en signifiants, sous la forme de métaphores et d'analogies récurrentes, affecte l'univers du travail, réservé aux hommes destinés à vivre sous le mode de l'hétéronomie ou de l'aliénation. Il ne s'agit pas de reprendre toute la littérature qui, de Aristote à Max Weber au moins, a proposé autant que suscité une pluralité d'évaluations de l'homme au travail, mais de comprendre que des conceptions suivies d'effets en termes de considération pour les premiers concernés – les ouvriers, les artisans, les paysans – ont dominé la société. Sur les traces notamment de Hannah Arendt, Myriam Revault d'Allonnes reprend, dans son livre *Le dépérissement*

4. Alain Supiot, *Critique du droit du travail*, Paris, PUF, 1994.
5. Moffettes ou mouffettes : « C'est ainsi que l'on nomme des vapeurs ou exhalaisons très sensibles qui se font sentir dans les lieux profonds de la terre, dans les grottes, dans les souterrains de la plupart des mines, et quelquefois même à la surface », Diderot et d'Alembert, *Encyclopédie*, vol. X, p. 778.

de la politique, l'histoire de cette scission entre la *Polis*, sphère publique de la Cité au sein de laquelle les hommes libres, c'est-à-dire exemptés des tâches matérielles, débattaient des grandes questions relatives à la conduite de la Cité, et l'*Oikon*, sphère privée au sein de laquelle les esclaves se livraient aux tâches nécessaires pour la vie quotidienne de la Cité. Démystifiant le mythe égalitaire de la cité athénienne, Myriam Revault d'Allonnes note que

> « Les hommes ne sont pas « naturellement » égaux, ils le deviennent par le fait de la citoyenneté : l'égalité isonomique est, comme le souligne fortement Hannah Arendt, un « attribut de la *polis* » et non une qualité inhérente à la « nature » de l'homme. Le postulat égalitaire de la politique grecque – poursuit cet auteur – est donc lié à la délimitation de l'ordre ou du champ politique. Là où les relations sont d'ordre privé, domestique, familial, elles ne relèvent pas d'un partage mais elles sont toujours définies en termes de domination et de soumission : maître/esclave, homme/femme, parents/enfants[6]. »

Un héritage platonicien hante, en quelque sorte, une conception hiérarchique du travail, imprégnée par cette division entre les parties purement corporelles et végétatives de la nature humaine, de l'âme humaine, et ses parties spirituelles. Un héritage chrétien diffus, qu'il serait absurde de réduire à cette seule idée, envisage tout de même le travail comme la nécessité d'un rachat, d'une faute, de la maladie originelle pour le dire dans la langue de Blaise Pascal. Tous ces éléments, sommairement énoncés ici, contribuent à insérer le travail dans le registre de la pathologie : une malédiction, quelque chose qui relève du mal sous différentes acceptions, qui doit se dérober aux yeux des hommes libres de la Cité ; les serviteurs sont indispensables, mais en même temps ne sauraient occuper le devant de la scène sauf dans les scénarios destinés aux comédies où des transgressions sont de mise. Le registre des métaphores ne manque pas pour illustrer une telle dichotomie. « Est-ce que le vin ne nous est pas donné par la vilaine vigne, sèche et tordue ? » demande par exemple Bernard Mandeville dans son livre *La fable des abeilles*, paru en 1714. Les bas-fonds regroupant tous les miséreux, les pauvres qui évoluent dans l'insalubrité la plus totale constituent un univers souterrain dont ne ressort que la partie immergée : le produit fini que goûteront les consommateurs ignorants de son origine.

Il était nécessaire de dire quelques mots sur ces éléments, pour comprendre que l'entrée des métiers, de l'artisanat, du monde du faire, du produire, dans la littérature philosophique correspond à un important effort pour arracher progressivement la pensée à la seule sphère des idées abstraites, suspendues au-dessus du monde. Il s'agit, d'abord sans doute avec Francis Bacon au XVIe siècle, d'abaisser de quelques dizaines de mètres au moins le toit du monde rêvé et évoqué par Platon pour décrire le monde des idées pures. Il s'agit de partir de la terre, des faits, des choses et, par conséquent des hommes pour, un siècle et demi après Bacon, se souvenir avec Hume que philosopher ne peut se faire que si l'on n'oublie jamais que l'on reste un « homme[7] ».

À l'entreprise philosophique de Bacon, consistant à fonder la science sur l'expérience concrète, au projet de Leibniz de fonder une encyclopédie correspondant à un vaste travail d'enquête, le discours préliminaire de *l'Encyclopédie* de Diderot et

---

6. Myriam Revault D'Allonnes, *Le Dépérissement de la politique*, Paris, Aubier, 1999, p. 31.
7. « La pensée abstruse et les profondes recherches, je les interdis, et je les punirai avec sévérité, par la mélancolie pensive qu'elles font naître, par l'incertitude sans fin dans laquelle elles vous emprisonnent, et par l'accueil froid que rencontreront vos prétendues découvertes dès qu'elles seront divulguées. Soyez philosophe, mais au sein de votre philosophie, restez un homme », David Hume, *Enquête sur l'entendement humain*, 1748, sect. 1.

d'Alembert rend explicitement hommage à ces expériences, et élabore une réhabilitation explicite et appuyée de l'univers du travail. Témoins, ces quelques aveux formulés dans ce texte fondateur :

> « Mais il est des métiers si singuliers et des manœuvres si déliées, qu'à moins de travailler soi-même, de mouvoir une machine de ses propres mains, et de voir l'ouvrage se former sous ses propres yeux, il est difficile d'en parler avec précision. Il a donc fallu plusieurs fois se procurer les machines, les construire, mettre la main à l'œuvre ; se rendre, pour ainsi dire, apprenti, et faire soi-même de mauvais ouvrages, pour apprendre aux autres comment on en fait de bons. C'est ainsi que nous nous sommes convaincus de l'ignorance dans laquelle on est sur la plupart des objets de la vie, et de la difficulté de sortir de cette ignorance. C'est ainsi que nous nous sommes mis en état de démontrer que l'homme de Lettres qui sait le plus sa Langue, ne connaît pas la vingtième partie des mots ; que quoique chaque Art ait la sienne, cette langue est encore bien imparfaite ; que c'est par l'extrême habitude de converser les uns avec les autres, que les ouvriers s'entendent, et beaucoup plus par le retour des conjonctures que par l'usage des termes. Dans un atelier c'est le moment qui parle, et non l'artiste. »

Pourquoi parler d'aveux en citant cet extrait ? Parce qu'il s'agit de montrer par quels moyens – ceux d'une authentique restitution des opérations – il s'imposait de faire des opérations menées quotidiennement dans l'univers de la production des objets d'étude et de connaissance à part entière ; parce qu'il s'imposait, comme lorsque l'on se rend en terre étrangère, d'apprendre à maîtriser une langue qui est celle de l'atelier, celle du « moment » pour reprendre le terme de la citation. Cette volonté philosophique de faire entrer le métier, la technique au sein du discours des sciences et des systèmes de pensée les plus élaborés s'infiltre jusque dans les termes apparemment les plus éloignés de cet univers. Ainsi en est-il de celui de métaphysique. À l'opposé des grandes doctrines faisant de la métaphysique cette dimension de la pensée spéculative suspendue au-dessus des connaissances sensibles et expérimentales, la métaphysique, dans l'article du même nom de l'*Encyclopédie*, devient

> « […] la science des raisons des choses. Tout a sa *métaphysique* et sa pratique : la pratique, sans la raison de la pratique, et la raison sans l'exercice, ne forment qu'une science imparfaite. Interrogez un peintre, un poète, un musicien, un géomètre, et vous le forcerez à rendre compte de ses opérations, c'est-à-dire à en venir à la *métaphysique* de son art. Quand on borne l'objet de la *métaphysique* à des considérations vides et abstraites sur le temps, l'espace, la matière, l'esprit, c'est une science méprisable ; mais quand on la considère sous un vrai point de vue, c'est autre chose. Il n'y a guère que ceux qui n'ont pas assez de pénétration qui en disent du mal[8]. »

Une telle orientation va sans aucun doute encourager l'éclosion d'une somme d'articles qui vont se saisir des métiers, de leur gestuelle quotidienne, des machines qui y sont employées, des hommes qui y travaillent, comme autant de sujets nobles, autant que l'ont été les idées les plus abstraites (substance, âme, etc.) jusque-là. En témoigne un article aussi significatif que l'article « Bas », écrit par Diderot, passant au peigne fin de l'enquête tous les aspects de l'univers de la confection des bas[9].

Mais dans quelle mesure ce contexte philosophique d'une certaine réhabilitation du travail, de l'artisanat, de la manufacture, au sein de la société des hommes de lettres occasionne-t-il un renouvellement de l'approche anthropologique de l'homme au travail ? Dans quelle mesure les travailleurs eux-mêmes sont-ils évoqués ? Certes, l'échelle des valeurs de l'activité humaine bouge. De là à énoncer que se formule un souci explicite et conséquent de la santé des artisans, une distance importante reste à franchir. Deux préoccupations apparaissent formulées de manière récurrente

8. Diderot et d'Alembert, *Encyclopédie*, vol. X, p. 440.
9. *Ibid*., vol. II, p. 98.

sous la forme d'un parallèle plutôt que par des croisements féconds : le souci du métier comme une valeur intellectuelle et non pas seulement manuelle d'un côté, et une préoccupation émergente de la santé des pauvres (plus que des ouvriers et des artisans) au travers de certaines évocations dans le cadre de la littérature médicale de cette même période.

Usages médical et politique de la santé du peuple

Le thème de la santé des pauvres constitue presque une sorte de vulgate du discours médical, surtout durant la seconde moitié du XVIIIe siècle. Les noms les plus célèbres – de Ramazzini au tout début du siècle jusqu'à Tissot et Cabanis – ont prêté leur plume à de telles évocations. Il serait, du reste, réducteur et approximatif de considérer que, derrière des formes rhétoriques – souvenons-nous de la citation de Cabanis en exergue – ne se cacheraient que des postures purement formelles. La préoccupation de la santé des pauvres est l'expression d'un souci concernant la dégradation ou la stagnation même de l'économie du pays. Peuvent être citées, à l'appui de ce constat, les réflexions formulées par le médecin Claude Philibert Coquéau, dans son *Essai sur l'établissement des hôpitaux dans les grandes villes*, paru en 1787 :

> « La *misère* est un poids qui a une prise ; on peut l'accrocher à une machine ; il la fera aller. La *maladie* est une masse qu'on ne peut saisir, qu'on ne peut supporter ou laisser tomber, qui empêche constamment et n'aide jamais. Qu'est-ce que les familles des pauvres *malades* ? Ce sont des pauvres *valides*. Si l'on emploie les *valides* à secourir les *malades*, on enlève aux premiers le travail qui les fait vivre. Dans une pauvre famille, un malade est un fardeau réel et passif ajouté à celui de sa misère. Dans une pauvre famille, chaque moment de la journée est représentatif d'une *bouchée de pain* ; chaque moment donné au malade ôtera dès lors une *bouchée de pain* à chacun des individus qui la composent[10]. »

Plusieurs chantiers sont esquissés ; parmi eux figurent en bonne place l'éducation et l'hygiène : deux préoccupations qui apparaissent, en fait, imbriquées l'une dans l'autre, dans la mesure où l'hygiène est bien un objet d'instruction, ce dont témoigne la parution en nombre significatif de dictionnaires portatifs de santé[11]. Constatant l'impossibilité d'avoir en nombre conséquent des médecins qui irrigueraient de leurs savoirs et de leurs pratiques les campagnes les plus reculées – campagnes que l'on trouve, en fait, très vite à la sortie des villes – se trouve ainsi véhiculée par le biais de ces ouvrages dits accessibles à un public plus large que celui des seuls médecins assermentés un certain nombre d'instructions pour prévenir les grandes affections dues aux changements des saisons, aux régimes alimentaires, aux soins à apporter aux jeunes enfants et aux conseils à donner aux nourrices, mais aussi aux conditions de travail, tout spécialement pour les paysans.

L'étiologie y a aussi sa place, puisqu'il s'agit de dégager des causes qui seraient communes aux maladies du peuple. Ce que fait sous la forme d'une assertion assez magistrale le médecin suisse Tissot quand il écrit, au début de son *Avis au peuple sur sa*

---

10. Claude-Phillibert Coquéau, *Essai sur l'établissement des hôpitaux dans les grandes villes, par l'auteur du « Mémoire sur la nécessité de transférer et de reconstruire l'Hôtel-Dieu de Paris »*, Paris, Desenne, 1787, chap. II « Des secours dûs aux pauvres malades », p. 23-24.
11. Deux titres parmi d'autres pour donner un aperçu d'une parution tout au long du siècle de tels ouvrages : Noël Chomel, *Dictionnaire œconomique contenant divers moyens d'augmenter son bien et de conserver sa santé par M. Noël Chomel*, […] *3e édition, revûë, corrigée et augmentée d'un très grand nombre de nouvelles découvertes et secrets utiles à tout le monde*, Paris, E. Ganeau, 1732 ; Louis-Anselme-Bernard Bréchillet-Jourdain, *Préceptes de santé, ou Introduction au Dictionnaire de santé*, Paris, Vincent, 1772.

santé, que « La première Cause des maladies qui attaquent le plus souvent le Peuple des Campagnes et celui des Villes est le travail fatigant continué trop longtemps. Ses effets sont premièrement et le plus souvent les Maladies inflammatoires, comme Esquinancie, Pleurésie, Fluxion de poitrine, etc. Secondement, mais beaucoup plus rarement, l'épuisement ou un état de langueur, dans lesquels on tombe tout d'un coup, et dont on guérit difficilement[12] ». Suit tout une série de préconisations, en guise de remèdes, dont, semble-t-il, Tissot reconnaît lui-même la difficulté qu'elles soient strictement suivies. Ce type d'obstacles rencontrés par les médecins, notamment ceux qui exercent dans les campagnes, constitue un problème d'importance. En effet, le peu de suivi des prescriptions données par les médecins auprès des pauvres comme auprès des artisans et des ouvriers n'est pas chose rare. Ainsi, selon le médecin suisse :

> « Il y a deux moyens de prévenir ces maladies ; l'un est, d'éviter la cause qui les produit, mais souvent cela est impossible ; l'autre, c'est, lorsqu'on est obligé (du fait de ces) excès, de diminuer leurs effets par un grand usage de quelque boisson rafraîchissante, et surtout par du petit lait, ou du lait de beurre (de la battue) ou par de l'eau, […] Si on n'a pas pris ces précautions, ou qu'elles n'aient point été suffisantes pour empêcher l'effet des excès, il en résulte très fréquemment ou des maladies inflammatoires ou l'épuisement[13]. »

Une autre dimension peut être également soulignée, relative au désir de nombre de médecins de soigner, au-delà des individus eux-mêmes, le peuple dans sa généralité. L'émergence d'une santé publique est souvent liée à un désir de mettre en œuvre un projet de régénération de la population. François Xavier Lanthenas en est l'une des figures les plus significatives. La médecine se doit d'être instructive, éducative, tout comme l'éducation – cela avant l'institution de quelque instruction publique – doit agir elle-même comme une véritable médecine :

> « Ne balançons pas d'affirmer que, comme les temps de notre développement sont les sources de la vigueur des âges qui le suivent, c'est aussi dans ces temps qu'on doit chercher les véritables causes de tout ce qui peut la leur ravir ou l'altérer. Et puisque, dans la société c'est le but de l'éducation de conduire l'homme à son développement parfait, physique et moral, il faut nécessairement conclure que c'est à l'éducation qu'on doit imputer les causes prédisposantes, et très souvent même, les causes prochaines de toutes les maladies[14]. »

Mais le projet de Lanthenas connaît vite de sérieuses limites quand il propose, afin d'allonger l'espérance de vie de tous les habitants qui est, rappelons-le, inférieure à cinquante ans, de :

> « […] naître dans les régions septentrionales ; d'y vivre tout le temps du premier développement, et de le retarder, d'en allonger l'époque, autant qu'il serait possible ; de se rapprocher ensuite, peu à peu, des pays méridionaux, et d'habiter même, à la fin, vers les plus chauds, selon que, dans les dernières années, on aurait plus besoin de la chaleur vivifiante du soleil et des sucs nourriciers, sous peu de volume, dont elle remplit les productions des climats voisins des tropiques[15]. »

---

12. Samuel Auguste André David Tissot, *Avis au peuple sur sa santé, ou Traité des maladies les plus fréquentes, par M. Tissot*, […] *Nouvelle édition, augmentée de la description et de la cure de plusieurs maladies, et principalement de celles qui demandent de prompts secours. Ouvrage composé en faveur des habitants de la campagne, du peuple des villes, et de tous ceux qui ne peuvent avoir facilement les conseils des médecins*, 1762, chap. I. « Causes communes des maladies du peuple », p. 1.
13. *Ibid*.
14. François Xavier de Lanthenas, *L'éducation, cause éloignée et souvent même cause prochaine de toutes les maladies, proposition soutenue le 13 septembre 1784, dans les écoles de médecine de Reims*, Paris, septembre 1793, p. 93.
15. *Ibid*., p. 29.

Un tel projet regorge d'ambivalences (concernant ce qui pourrait être appelé une refondation anthropologique, redessinant les contours d'un homme nouveau) qu'il serait trop long d'évoquer ici, mais Lanthenas est loin d'être le seul à nourrir la préoccupation d'une amélioration de la santé du peuple en attribuant à la médecine un rôle qui va, pour ainsi dire, au-delà de ses prérogatives initiales.

L'enquête : forme concrète d'une première prise en compte de la santé des ouvriers

S'il apparaît souvent difficile mais non impossible, en consultant la multiplicité des recueils d'observations et de consultations épistolaires, en consultant également les différents journaux comme, par exemple le *Journal des sçavans*, de dresser un portrait authentique de l'artisan malade, il est, en revanche, plus aisé de déterminer une liste et un tableau des maladies professionnelles. Tout d'abord la tradition de classification des maladies, héritée en partie des premières ébauches du temps d'Hippocrate, et développée à partir du XVIIe siècle sous la forme de tables nosologiques toutes plus conséquentes et volumineuses les unes que les autres, ouvre la porte à l'évocation des maladies professionnelles. L'article « MALADIE » de l'*Encyclopédie*, mentionne qu'il

> « y en a de propres aux différents âges, comme la dentition à l'égard des enfants, les croissants aux garçons de l'âge de puberté, les pâles-couleurs aux filles du même âge ; les hémorroïdes aux personnes de l'âge de consistance ; la dysurie aux vieillards. Il y en a de particulières aux différents sexes, aux différents tempéraments, comme l'hystéricité aux femmes, la manie aux personnes sanguines et bilieuses. Il y en a d'affectées à différentes professions, comme la colique aux plombiers ; d'autres au pays qu'on habite, comme la fièvre quarte dans les contrées marécageuses, etc.[16].»

Les maladies professionnelles s'insèrent donc naturellement en apparence dans un dispositif général énonçant les origines et les critères.

Quelle classification des maladies est à l'œuvre ? Si l'on prend la référence première – au sens d'un premier travail exclusivement consacré aux maladies professionnelles – celle de Bernardino Ramazzini, à la charnière des XVIIe et XVIIIe siècles, les maladies sont répertoriées par professions : chimistes, potiers, serruriers, etc. Cette liste de maladies, établie sous forme de rubriques composant la structure centrale du texte de Ramazzini, recouvre, à l'intérieur de chacune d'entre elles des éléments de détermination susceptibles de renvoyer à des nosologies. Chaque affection s'y laisse découvrir en fonction des conditions mêmes du travail effectué. Cependant, la tâche est loin d'être aisée, car la détermination des affections rencontrées par les artisans se heurte aux multiples ambivalences relevant de la manière même dont sont constituées, par les uns et par les autres, les différentes classes de maladies. L'exemple des maladies des plâtriers et des chaufourniers est à ce titre particulièrement significatif. Une note de Fourcroy complète le texte de Ramazzini, au sujet de la manière dont le médecin italien se réfère à l'usage de la chaux dans le traitement de certaines maladies (exemple du diabète) :

> « Toutes ces étiologies hasardées sont dues à Sylvius de Leboë qui regardait l'acide comme cause de toutes les maladies. Ramazzini avait, à ce qu'il paraît, adopté en partie ce système

16. Diderot et d'Alembert, *Encyclopédie*, vol. IX, p. 933.

> puisqu'il attribue à un acide vicieux la gale, le diabète, la phtisie et les ulcères sordides. Il y a encore d'autres endroits de son ouvrage où il admet le même vice dans plusieurs autres maladies ; cependant l'action de la chaux dans le diabète, la gale, la phtisie et les ulcères peut très bien s'expliquer sans avoir recours à un acide dans ces affections. La chaux agit comme astringente, dessicative, détersive, répercussive, et peut par conséquent guérir les maladies énoncées : d'ailleurs quand même on ne pourrait expliquer le *modus agendi* d'un médicament, l'expérience ne suffirait-elle pas pour en permettre l'usage ? On serait trop heureux si de pareilles opinions ne faisaient point de tort aux hommes et n'étaient reçues que dans les écoles. Mais malheureusement beaucoup de médecins ont porté cet esprit de système au lit des malades, et ont sacrifié l'expérience à leur opinion : quand verrons-nous la théorie d'accord avec la pratique[17] ? »

Ce qui apparaît souvent le premier enjeu réside plus dans la justesse des données étiologiques et nosologiques que dans la justice ou l'injustice même des conditions de travail générant les affections en question.

Néanmoins, le contexte de pénibilité apparaît explicitement comme cause évidente des maladies. Par exemple, toujours chez Ramazzini, nous lisons que « Tout le monde sait que le plâtre est mis au nombre des poisons et qu'il suffoque ceux qui en avalent[18] ». Plus significative encore apparaît être la description que ce même auteur propose des fossoyeurs. Commençant par rappeler Hippocrate en énonçant que l'air est source de vie et de mort, il constate non sans amertume à quel point

> « De notre temps, on voit des hommes libres forcés par la dure nécessité de l'indigence à entreprendre ce vil ministère. Le sort de ces malheureux est à plaindre ; je n'ai vu aucun fossoyeur vivre mieux. Tout le monde sait avec quelle facilité les corps des animaux altèrent l'air : on a souvent vu des pestes affreuses dévaster des pays entiers et devoir leur naissance à des cadavres sans sépulture dont la terre est couverte après de grands combats, ou à d'anciens tombeaux témérairement ouverts. Il n'est donc pas étonnant de voir naître des maladies pestilentielles lorsque les fossoyeurs ont ouvert des tombeaux pour y descendre des cadavres[19]. »

Un siècle plus tard, cette pénibilité est évoquée comme une donnée incontournable inhérente à l'origine de bien des maladies du peuple. En témoigne les Éléments *d'hygiène* d'Étienne Tourtelle, distinguant trois sortes de travaux : les tâches pénibles qui mettent en action tout le corps ; les activités qui exigent la vie sédentaire, et qui la plupart n'exercent que quelques membres ; enfin, les travaux de l'esprit. Tourtelle note, par exemple, que l'« [o]n a observé que c'était principalement dans les pays de manufacture que les affections nerveuses régnaient parmi les gens du peuple[20] ».

L'un des points les plus épineux réside, au-delà du diagnostic et des considérants étiologiques, dans les mesures à adopter pour prévenir et guérir les différentes affections. N'oublions pas que ni médecine ni inspection du travail ne sévissent sur les différents chantiers évoqués. Dans ce contexte, que vaut la prescription du médecin ? Comment l'entend ou bien décide de ne pas l'entendre l'artisan concerné ?

Ramazzini, encore amer, constate une certaine impuissance du médecin, devant la nécessité pour son patient de vivre de son travail : « J'ai moi-même souvent observé que les ouvriers, dont la convalescence n'est pas assez prompte à leur gré, reprennent leurs travaux avec leur mauvaise santé, et se soustraient aux remèdes dont l'usage

17. Bernardino Ramazzini, *Des maladies du travail* (*De morbis artificum diatriba*), d'après la traduction de A. de Fourcroy, 1700, (Alexitère éditions, 1990), chap. 11 « Des maladies des plâtriers et des chaufourniers », p. 80.
18. *Ibid*.
19. *Ibid*. chap. 17 « Des maladies des fossoyeurs », p. 128.
20. Étienne Tourtelle, *Éléments d'hygiène, ou de l'influence des choses physiques et morales sur l'homme, et des moyens de conserver la santé*, 3e éd., 1815, chap. II « Des travaux corporels », p. 398.

doit être longtemps continué et qui ne peuvent convenir qu'aux riches[21]. » La césure est explicite dans le texte de Ramazzini : là où les riches s'écoutent trop, encouragés par quelque médecin complaisant, les artisans courent bravement devancer leur mort, mus par la nécessité vitale de subvenir à leurs besoins.

Mais il n'est pas toujours aisé de distinguer, ou de reconnaître, voire d'avouer, ce qui, en premier lieu, est responsable de la dégradation manifeste de la santé des artisans : doit-elle être attribuée à leur mode de vie, à leur ivrognerie si souvent mentionnée, ou bien à leurs conditions de travail ? Un autre témoignage mérite d'être évoqué. Il s'agit des premières observations concernant la grande mortalité chez les tailleurs de pierre, datant de 1727, signalées par l'anglais Wepfer. La question de l'origine de cette mortalité, une fois soulevée, a attiré l'attention d'autres médecins en Europe : Leblanc en France, Ramazzini en Italie, Kirchland en Allemagne. Les hypothèses de leurs causes sont exposées ainsi par Feltz, dans son ouvrage, *Maladie des tailleurs de pierres*, paru en 1865 : soit le fait de « la pénétration des poussières et impalpables dans les petites bronches et les vésicules pulmonaires », soit « dans l'affection dans les habitudes d'ivrognerie et les mauvaises conditions hygiéniques des tailleurs de pierres », soit, enfin, « dans la position forcée que les ouvriers exerçant la profession de tailleurs de pierres, sont tenus de donner au thorax[22] ». Suivant la cause qui sera mise en avant, les préconisations varieront de manière sensible. L'ivrognerie renverra l'ouvrier à ses mauvaises habitudes, épargnant ainsi les conditions mêmes de son travail. La reconnaissance de la pénétration de poussière, comme celle de la mauvaise posture que l'ouvrier se voit obligé d'adopter, va dans le sens d'une recommandation de plus de mesures de protection, recommandation qui n'apparaît pas, cependant, dans le présent texte, pourtant bien postérieur à celui d'un auteur comme Ramazzini.

Ces quelques exemples ont le mérite de souligner l'ambivalence concernant la question des origines mêmes des affections, ambivalence qui s'étend à une autre dimension, celle des accidents survenus pendant le travail. En quoi réside cette ambivalence ? Notamment dans le fait que, au moins jusqu'à la seconde moitié du XIXe siècle, la responsabilité est fondée sur la faute et non sur le risque. Il faut, en quelque sorte, attendre l'émergence et l'élaboration de la notion de sécurité physique, comme enjeu économique et social ; il faut attendre sa traduction dans le discours de la loi, pour que soit pris en compte le versant pathologique de l'univers du travailleur.

* * *

Ce bref texte rapporte plutôt des intuitions que des initiatives et des projets explicites visant à encadrer la santé des artisans. Peut-on se contenter de ces intuitions ? Derrière cette notion, des éléments concrets se dessinent bel et bien. Parmi ceux-ci, et au-delà des discours et des envolées dénonçant l'inhumanité de certaines conditions ouvrières et artisanales, se profile un travail d'enquête, dont la discontinuité ne doit pas cacher le souci exprimé par toute une série de médecins à travers l'Europe, d'étendre l'horizon de la médecine à l'ensemble des activités des hommes. C'est aussi en cela que s'affirme une dimension profondément anthropologique de la médecine de toute cette période.

21. Bernardino Ramazzini, *op. cit.*, chap. 11 « Des maladies des plâtriers et des chaufourniers », p. 81.
22. M. Feltz, *Maladie des tailleurs de pierres, pathogénie et anatomie pathologique*, Strasbourg, 1865, chap. I, p. 3.